

à boire à ses modèles, mais d'une main blanche et dédaigneuse, qui contraste singulièrement avec cette action bachique.

Son grand train le ruina deux fois. A sa première ruine, il se contenta de travailler la nuit : il n'en supprima point pour cela un seul cheval, ni un seul domestique ; il n'en reçut pas moins des excellences de tous les pays, qui se croyaient, au château des Trois-Tours, dans un château royal. Le travail rétablit ses finances. On assure qu'il produisit jusqu'à trois cent cinquante tableaux dans une seule année. Mais à force de produire, il désespéra les chalands, ses œuvres tombèrent de prix ; bien des tableaux restèrent suspendus aux lambris dorés de l'atelier. Alors, ne sachant plus comment se tirer d'affaire, on rapporte que Teniers, de complicité avec sa femme et ses enfants, se fit passer pour mort. On éleva un mausolée dans le jardin ; Anne Breughel revêtit un habit de deuil ; enfin la comédie fut si bien jouée que le dénouement prévu arriva. Les tableaux de Teniers quadruplèrent de prix ; ce que voyant, Teniers sortit de son atelier et reprit encore son beau train de vie. Mais que faut-il croire de ceci ? Teniers, avec ses sentiments religieux, n'eût jamais consenti à jouer ainsi la comédie de la mort. D'ailleurs Anne Breughel, cette épouse si adorée, cette mère si tendre et si pieuse, n'eût jamais voulu profaner les larmes du veuvage.

David Teniers a peint quelques pages de sa vie au château des Trois-Tours. Un de ses plus jolis tableaux, très-admiré au dix-huitième siècle, dans le cabinet du duc de La Vallière, le représente avec sa famille sur la terrasse de son château. Son costume est flamand et espagnol. Il joue du violoncelle avec bonne grâce et d'un air mélancolique ; Anne Breughel ouvre devant lui un livre de musique. Le plus jeune de leurs fils s'épanouit naïvement entre eux ; l'aîné, qui a douze ou treize ans, vient du château, apportant un verre et une cruche. Abraham Teniers, drapé fièrement dans son manteau, le chapeau sur la tête, à demi masqué par une porte, observe gravement ce tableau. Un singe, grimpé sur un petit mur, semble écouter la musique avec charme : Mme. Teniers est très-simplement vêtue : des cheveux qui tombent en boucles, une rose à son corsage, un tendre sourire de mère, voilà toute sa parure.

Un autre tableau de famille, LA DISEUSE DE BON AVENTURE, représente Anne Breughel écoutant les prédictions d'une bohémienne qui lui tient la main. On est en pleine campagne. Teniers est présent ; d'un côté du groupe, on voit son fils qui s'éloigne et entraîne un grand lévrier ; de l'autre côté, des bohémiens, dignes de Callot, font une halte pour attendre leur compagne. Toutes les physionomies sont bien exprimées. Madame Teniers a l'air de douter de la sibylle, qui doit lui promettre une longue vie et une belle mort, une belle place en ce monde et dans l'autre. Or, Anne Breughel mourut vers ce temps-là.

Le château des Trois-Tours domine un nombre de paysages du peintre ; mais Teniers a voulu lui consacrer un tableau tout entier. C'est un vieux château sans caractère et sans style. Cependant il y a quelque chose d'important dans ses vieilles tours inégales. Il est baigné par un étang où s'inclinent le roseau et la fleur aquatique. Teniers s'est peint sur le pont avec sa femme et ses enfants. Dans un tableau, il s'est peint voguant sur l'étang dans une nacelle, suivi de chiens à la nage.

Abraham a laissé un beau portrait de David Teniers peint au château des Trois-Tours. Quoique drapé à l'espagnole et en dépit de ses cheveux bouclés, de sa fine moustache, de sa fraise, de ses chaînes d'honneur, de ses manchettes et de ses éperons, il a un peu l'air d'un riche paysan de la Flandre.

III.—ISABELLE DE FRESNE.

Il était à peine au milieu de sa carrière, quand il vint à perdre sa femme. Son affliction fut des plus grandes. Le château des Trois-Tours, si égayé par son bonheur passé, se transforma en un tombeau vaste et glacé. La nature, son atelier ordinaire, ne lui parla plus que des grâces, des vertus d'Anne Breughel. Comme, selon son contrat de mariage, il devait, à la mort de sa femme, abandonner tout son bien à ses enfants, il se trouva pauvre comme au point de départ. Ses enfants n'eussent point exigé que les clauses du contrat fussent accomplies en leur faveur ; mais David Teniers, malgré les représentations de tout le monde, voulut se déposséder dans l'année même de son veuvage, disant qu'il ne voulait pas vivre sur un bien d'orphelins. Le château des Trois-Tours fut donc mis en vente. Un conseiller au parlement de Brabant, Jean de Fresne, l'acquiesça en deniers payables aux enfants du peintre, à leur majorité. Teniers se retira à Bruxelles en très-petit équipage. Il conserva pourtant un cheval, ne pouvant peindre qu'au retour de la promenade en plein champ. A peine si on voulait croire à cette métamorphose. Naturellement il vendait ses tableaux à moitié prix. On n'osait marchander avec le grand seigneur ; avec le peintre devenu pauvre on craignait toujours d'offrir trop d'argent. D'ailleurs la fortune se lasse de sourire aux mêmes visages. Teniers vivait solitairement ; il tournait ses idées vers l'ombre de sa chère Anne et vers la religion chrétienne.

David Teniers commençait à trouver un certain charme de mélancolie dans cette existence pleine de regret, mais paisible ; il s'était remis au travail avec l'ardeur de la première jeunesse, quand une aventure romanesque le ramena à sa vie ancienne. Plusieurs fois déjà, dans ses courses à cheval il était allé rêver à Pesck, en vue du château, sur ses glorieux souvenirs de fortune, de gloire et d'amour. Un soir, par la grille du parc, il vit apparaître une jeune dame en promenade dont la figure avait quelques nuances de celle d'Anne Breughel. Dans sa douce surprise, il laissa aller la bride de son cheval, qui effeuillait d'une dent impatiente la branche d'un vieux saule. Il suivit d'un regard ardent cette gracieuse apparition, qui était comme un songe du passé. La jeune dame disparut, presque au même instant, dans une allée touffue du château. Teniers regardait toujours, tantôt l'étang, tantôt le château, tantôt l'allée touffue.

—Ma pauvre Anne Breughel, tu n'es pas morte pour moi, dit Teniers tristement, mais avec un pressentiment de joie.

—Non, reprit-il, non tu n'es pas morte. Je te retrouve partout ici sous les mêmes arbres, dans cette même nacelle qui a promené tant de bonheur.

Tout en se parlant ainsi, le pauvre peintre ne voyait pas que son cheval, qui avait aussi ses souvenirs, prenait tout doucement le chemin des écuries. Sur le pont Teniers ressaisit la bride en soupirant.